l'action que tu projettes, étant faite selon la loi de quelque nature dont tu fisses partie toi-même, pourrait te paraître possible par ta volonté." Ceci est de l'allemand. Nous dirions en français que, pour juger d'une action, il faut se demander si on voudrait vivre dans un monde où cette action fût la règle universelle,—ou encore, plus simplement, qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait. Hors de ce principe et de ce critère, il n'y a plus de morale digne de ce nom.

Pourquoi tant insister, dira-t-on peut-être, sur un simple propos de publiciste à court de copie peut-être ? Ne l'arrachez pas à l'oubli où il est tombé ; l'auteur lui-même s'en souvient à peine.

Je le relève parce qu'il me paraît être un signe des temps. M. Sarcey est un honnête homme, un esprit éminent et sincère ; il est célèbre, on l'a même appelé illustre. Dans les questions d'art dramatique qui, par tant de côtés, touchent à la morale, il jouit d'une autorité incontestable. Dans les journaux, il fait de la philosophie à l'usage des gens du monde. Une si grave erreur chez un tel écrivain est un symptôme alarmant. Ce qu'il dit, des milliers d'hommes le pensent ou seront portés à le croire sans y réfléchir autrement, en sorte que, sous prétexte de devoir professionnel, les lecteurs de journaux finissent par tenir pour légitimes les procédés les plus représentables.

Et si, en allant au fond des choses, on veut savoir pourquoi M. Sarcey et d'autres écrivains ont imaginé une si déplorable distinction, il ne sera pas difficile de le découvrir.

Cette distinction provient d'une confusion : Le devoir, au sens exact du mot, est l'obligation d'accomplir le bien. Or, quel bien accomplit le journaliste qui achète des documents volés ? Et, s'il refuse par scrupule de les acheter, quel mal fait-il ? Sa conscience, en ce dernier cas, peut-elle lui adresser le moindre reproche ? Réussira-t-il à éprouver des remords ? Ce qui souffrira peut-être momentanément c'est le tirage de sa feuille ; il ne sera lésé que dans ses profits. En l'espèce donc, le prétendu devoir du journaliste se ramène à l'intérêt financier du journal,—peut-être aussi à une satisfaction d'amour-propre. Et, s'il y a opposition quelque part, ce n'est